

## « Je ne haïrai pas » : refuser la haine, malgré tout

Derrière chaque grand homme se cache une femme. Derrière Izzeldin Abuelaish, médecin palestinien engagé pour la paix, se dessine le destin de plusieurs femmes.

CATHERINE MAKEREEL

D'emblée, on sait que cette histoire finit mal. D'ailleurs, *Je ne haïrai pas* s'ouvre sur cette terrible vidéo, qui a fait le tour du monde lorsqu'en janvier 2009, pendant l'opération Plomb durci, une roquette israélienne frappe la maison d'Izzeldin Abuelaish à Gaza, tuant ses trois filles et sa nièce, et que son désespoir est capté en live sur une chaîne de télé israélienne. Cet homme, médecin obstétricien palestinien, spécialiste de l'infertilité, qui a fait le choix d'exercer en Israël, vient de voir la vie de ses proches voler en poussière.

« On a niqué tout le suspense », balance avec cynisme Deborah Rouach, seule sur scène, après ces quelques minutes d'archives douloureuses. « Mais bon, le suspense, hein... Israël-Palestine, c'est Real Madrid-Union Saint-Gilloise, les morts en plus. Il n'y a pas vraiment de suspense. Les cow-boys contre les Indiens, si vous préférez », poursuit la comédienne, déterminée, avec le metteur en scène Denis Laujol, à raconter le destin heurté d'un homme



Déborah Rouach glisse sur scène d'un fantôme à l'autre. © VÉRONIQUE VERCHEVAL

sans sombrer dans un moralisme larvoyant.

Pour éviter toute approche donneuse de leçons, la pièce s'éloigne du texte autobiographique du Dr Izzeldin Abuelaish – *Je ne haïrai point*, publié chez Robert Laffont – pour se placer du point de vue des femmes de son histoire. Avec une aisance époustouflante à passer d'un personnage à l'autre, Deborah Rouach commence par incarner la mère d'Izzeldin pour rappeler la vie de misère à Gaza : neuf enfants – six garçons et trois filles – entassés dans une pièce de trois mètres sur trois.

### Entre retenue et colère

Alors que leur première maison sera rasée – « parce que les rues étaient trop étroites pour laisser passer les chars d'Ariel Sharon » –, la famille survit dans Gaza, « qui n'est qu'un immense camp de réfugiés ». Entre-temps, Izzeldin doit se lever à 3 h du matin pour gagner sa croûte avant d'aller en classe. Malgré

tout, il deviendra médecin.

Pendant un peu moins d'une heure, Deborah Rouach glisse d'un fantôme à l'autre. Elle sera aussi Nadia, épouse d'Izzeldin, morte d'une leucémie foudroyante. Fréquemment ballotté, humilié, aux check-points qui barrent l'entrée de Gaza, le médecin sera retardé deux jours durant et donc empêché de veiller sa femme mourante.

La comédienne ressuscite ces pans de vie qui, en filigrane, racontent une guerre tantôt insidieuse, tantôt cataclysmique, jusqu'à cette bombe qui traversera la maison d'Izzeldin. Juive d'origine marocaine, Deborah Rouach oscille entre retenue et colère dans cette traversée forcément poignante. Pour déjouer l'écueil des bons sentiments, elle n'hésite pas à se moquer du metteur en scène, « qui n'a jamais mis les pieds à Gaza », ou de ses propres invraisemblances : « Ben oui, je suis petite, je fais gamine. Je les amuse bien les metteurs en scène avec mes petits poings impuissants qui s'agitent. C'est émouvant, non, cette petite fille en colère, on sait bien qu'elle ne vous fera pas de mal alors on a envie de la protéger... On dirait la Palestine, putain, je suis une petite Palestine en colère, et impuissante, et attendrissante ! »

Bien sûr, *Je ne haïrai pas* choisit un angle subjectif dans un conflit de plus en plus polarisé, mais pour, au final, porter une forme d'humanisme qui ne rejette finalement qu'une chose : la haine. N'est-ce pas le premier pas pour tendre la main par-dessus les murs et les obus ?

Jusqu'au 26 juin au Théâtre de poche (Bruxelles).